

convulsion de tous les traits de son visage exprima sa grande terreur.

Mais il n'eut pas le temps de pousser un appel quelconque.

Le bras de Prosper se releva une seconde fois et retomba de nouveau.

L'arme, à cette seconde attaque, était entrée dans la gorge.

Et le comte, muet à jamais, roula sur le parquet, où il se débattit quelques secondes dans les spasmes d'une agonie foudroyante.

Prosper, livide, les mains et les vêtements couverts de sang, les cheveux hérissés, hideux, le regardait se débattre, comme fasciné par cet effroyable spectacle, ne songeait même plus à la fuite.

Tout à coup, il se sentit saisir par le bras.

C'était Désiré, qui avait jugé à propos de le surveiller de loin et qui jugeant le drame terminé, accourait à son tour.

—Viens donc ! lui dit-il, les dents serrées. Es-tu fou de rester là !

Et il l'entraîna vers le vestibule.

Prosper, revenu à lui, le suivit sans prononcer une parole. Tous deux gagnèrent le rez-de-chaussée.

Désiré lui montra la fenêtre ouverte par lui quelques instans auparavant.

—Passe ! lui dit-il.

D'un bond Prosper sauta dans le jardin où Désiré le rejoignit aussitôt. Haletants, silencieux, le dos courbé, ils gagnèrent la porte de la rue de Verneuil.

Arrivé là, Prosper appuya machinalement sa main droite au mur tandis qu'il serrait sa poitrine de la main gauche, comme pour comprimer les battements du cœur.

Désiré, lui, sans perdre une seconde, ouvrait la porte, qui n'était point fermée à clef.

—Va vite ! fit-il. Et referme la porte en dehors.

Prosper se redressa, s'élança dans la rue, et après avoir constaté qu'elle était solitaire, donna un double tour à la serrure, tandis que son frère poussait les verrous à l'intérieur. Ceci fait, avec l'agilité du tigre, le petit groom s'élança vers l'hôtel, y entra par la fenêtre qu'il referma, ainsi que les contrevents, et remonta à sa chambre, où, en un tour de main, il se déshabilla et se mit au lit, prêtant l'oreille au moindre bruit.

C'était le cri étouffé du comte, puis le son produit par la chute de son corps sur le parquet, qui avait arrêté la parole sur les lèvres de Jeanne. D'abord, elle resta surprise, écoutant encore, ne comprenant pas ce que cela voulait dire, ayant peur instinctivement ; mais bien loin de prévoir le drame sanglant qui se déroulait si près d'elle.

Pendant deux ou trois minutes, elle resta immobile, l'oreille tendue, se figurant qu'elle avait mal entendue ou qu'elle était le jouet de quelque cauchemar enfanté par la fièvre de ses nerfs.

—C'était bien " lui ", cependant, murmura-t-elle. C'était son pas. Il s'est arrêté là, derrière la porte. Il n'entre pas ! Pourquoi ? Que se passe-t-il donc ?

Un silence de mort régnait autour d'elle.

Elle eut peur ! Une sorte d'instinct la poussa en avant. Sa solitude lui faisait mal...

Elle courut vers la porte, l'ouvrit, préférant tout à l'angoisse qui la poignait.

La porte ouverte, elle regarda. D'abord elle ne vit rien.

Tout à coup son jeune visage prit une expression d'horreur indicible. Elle fit un pas en avant.

Le corps du comte était là, étendu à ses pieds, baigné dans le sang qui coulait de ses deux blessures béantes.

Jeanne poussa un cri d'horreur et recula d'épouvante jusque dans sa chambre.

—Au secours ! criait-elle, au secours !

Et sa voix délicate, dont la force était décuplée par la peur, retentit à travers le silence de la nuit, dans tout l'hôtel, et jusque dans la rue Université, où elle alla frapper les oreilles de Robert Dauray, au moment même où il posait le doigt sur la gâchette de son revolver pour si faire sauter la cervelle, croyant Jeanne aux bras du comte de Noiville.

Cette voix, Robert la reconnut ! C'était la voix de mademoiselle d'Esparre, de celle qu'il adorait, pour laquelle il allait mourir. Elle appelait au secours ! Elle était menacée. Elle courait un danger.

Il était là. Il l'entendait. Il oublia tout.

Replaçant son revolver dans sa poche, il ne comprit qu'une chose, c'est qu'il devait courir à elle, qui appelait, la couvrir de son corps, le sauver du danger quelconque dont elle était menacée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

## DÉMÉNAGEMENT

Au premier mai prochain, le FEUILLETON ILLUSTRÉ déménagera au No. 475 rue Craig (en haut) vis-à-vis la rue St. Gabriel.

Si, à cette date, le FEUILLETON ILLUSTRÉ ne paraissait pas au jour habituel, nous prions nos lecteurs de ne pas trop s'impatienter, car ce retard serait causé que par le trouble du déménagement, et ne se prolongerait tout au plus une couple de jours.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gasloiseries honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramas de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS.

Boîte 1986.

17 rue Ste-Thérèse.